

II
HISTOIRE D'UN PEUPEMENT

1. Une percée aux XVIIe et XVIIIe siècles
2. Influx massif au XIXe siècle
3. Quelques pionniers de Pain Court et de Grande-Pointe
4. Quelques anecdotes
5. Mosaïque culturelle

Peuple jovial, au pied léger

Plus d'un historien anglophone signale le caractère hospitalier et le goût de vivre des Canadiens français. Mais les bals et les soirées à la canadienne ne plaisent pas toujours à Monsieur le Curé ...!

CHAPITRE II

L'histoire d'un peuplement

1. Une percée aux XXIIe et XVIIIe siècles

Tel que mentionné au chapitre précédant, la péninsule des Grands lacs est explorée dès la seconde moitié du XVIIe siècle. Les Français prennent même possession des terres longeant le lac Érié et y plantent une croix munie de cette inscription:

L'an de salut 1669, Clément IX estant assis dans la chaire de saint Pierre, Louis XIV régnant en France, Monsieur de Courcelles estant gouverneur de la Nouvelle France et Monsieur Talon y estant intendant pour le Roy, sont arrivez en ce lieu deux missionnaires de Montréal, accompagnez de sept autres François, qui les premiers de tous les peuples Européans ont hyverné en ce lac, dont ils ont pris possession au nom de leur Roy, comme d'une terre non occupée, par apposition de ses armes, qu'ils ont attachées au pied de cette croix.¹

Même si, en 1669, des Français hivernent à un endroit près du lac Érié - "nous y cherchâmes quelque bel endroit pour faire une cabane d'hiver, et nous trouvâmes une fort jolie rivière sur l'embouchure de laquelle nous nous cabanâmes"²- on ne peut pas encore parler de peuplement au Sud-ouest.

L'arrivée du Sieur Lamothe Cadillac, en 1701, a pour effet de jeter les bases de la première colonie française permanente (de la future province d'Ontario), mais celle-ci se limite initialement au territoire longeant les deux rives de la rivière Détroit. Par la suite, alors que la région bénéficie d'une émigration plus soutenue, les terres le long du lac Sainte-Claire sont défrichées. Ce n'est que vers la fin du XVIIIe siècle que des colons canadiens-français prolongent leurs racines dans le sol si fertile aux abords de la rivière Thames, alors appelée La Tranche.

En effet, dès le remaniement des comtés de Kent et d'Essex, en 1792, des terrains le long de la rivière Thames sont attribués à des soldats, colons et défricheurs. Deux ans plus tard, une liste des propriétaires de lots situés dans les cantons de Dover-Est et Dover-Ouest est dressée. Dans le premier secteur, sur un total de huit lots, on dénombre cinq propriétaires d'expression française, dont les Campeau, Dequindre et Gouin. Ce dernier détient un lot mais vit encore à Détroit. En ce qui a trait au secteur de Dover-Ouest, il n'y a que six lots déjà attribués; deux d'entre eux appartiennent à des Beauchamp et deux autres respectivement à un Cauron (sic) et à un Ducharme. À l'exception de ce dernier, les propriétaires canadiens-français vivent encore dans la paroisse de l'Assomption (Windsor).

Avant la fin du siècle, de nouveaux noms apparaissent sur la carte de distribution des terres sises dans le canton de Dover. Il s'agit tous de francophones, notamment les Bénéteau, Réaume et Labadie.

2. Influx massif au XIXe siècle

Jusqu'en 1803, le peuplement le long de la rivière Thames demeure le fait des Amérindiens, des Canadiens français et de quelques Loyalistes, ces derniers étant le plus souvent des habitants en territoire américain mais fidèles à la couronne britannique. Dans chaque cas, il s'agit de personnes nées en Amérique du Nord et adaptées à la vie pionnière, à ses exigences comme à ses obstacles.

Au début de l'année 1803, un premier contingent d'immigrants écossais arrive au Canada et s'établit à l'Ile-du-Prince-Édouard, puis à Montréal et à Toronto par la suite. Vers la fin de cette année-là, un second groupe se rend au Sud-ouest, dans le comté de Kent. Quelque 380 hectares près du Chenail Écarté, dont une

partie dans le canton de Dover, sont alors octroyés à ces nouveaux colons. Le territoire qu'ils occupent porte aussitôt le nom de "Baldoon Farm", en commémoration d'une paroisse en Écosse. Ces premiers arrivants d'outre-mer sont, à toute fin pratique, isolés des autres pionniers, francophones ou anglophones.

À la même époque, les autorités religieuses décident d'ouvrir une seconde paroisse dans la région d'Essex-Kent afin de mieux desservir les colons de plus en plus nombreux près du lac Sainte-Claire et à l'embouchure de la rivière Thames. La fondation de la mission Saint-Pierre-de-Raleigh attire dès lors un nombre encore plus grand de Canadiens français du Québec. Les terres de la vallée du Saint-Laurent ne suffisent plus à accueillir les fils de cultivateurs et celles dans la vallée de l'Outaouais passent rapidement entre les mains des Loyalistes. De hardis colons de la Belle province n'hésitent donc point à se diriger vers le Sud-ouest, où leurs confrères ont élu domicile depuis plusieurs générations.

Dès les débuts de l'année 1815, les Baby et Paquette rejoignent la famille Faubert sur la rive nord de La Tranche. Quelques mois plus tard arrivent Jean-Baptiste Lauzon, Gabriel Peltier, Jean-Baptiste Primeau, Louis Dézillia et Jean-Baptiste Faubert. Ces hommes, arborant pour la plupart le nom du saint patron des Canadiens français, demeurent ni plus ni moins les fondateurs du village de Pain Court. Pendant six ou sept décennies, des familles québécoises ne cessent d'affluer vers le comté de Kent, plus précisément vers le canton de Dover où la paroisse de Pain Court croît en quantité et en qualité. Les colons s'installent également dans les 7^e, 8^e et 9^e concessions du canton de Dover, formant à eux seuls une nouvelle mission. Aussi l'évêque le reconnaît-il, le 26 juin 1886, lorsqu'il déclare aux "Curés and Trustees" que "the boundary line separating the missions of

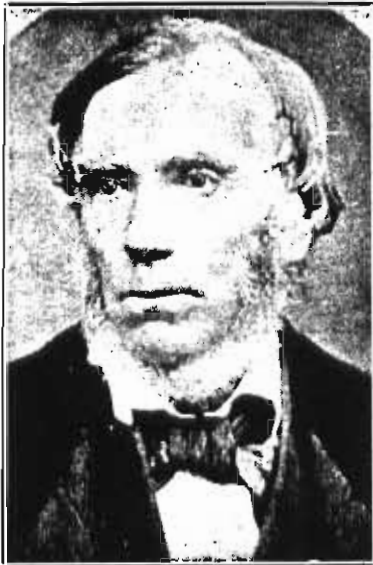
Pain Court and Grande Pointe shall be the public road dividing the sixth and seventh concessions of the Township of Dover in the County of Kent".³

3. Quelques pionniers de Pain Court et de Grande-Pointe

Jean Antaya - Né au Québec en 1775, il arrive au Sud-ouest vers 1827 et défriche aussitôt une terre. Il est un des premiers à fabriquer des wagons dans le canton de Dover. Son entreprise connaît un grand succès et fournit du travail à plus d'un pionnier. Catholique et conservateur en politique.

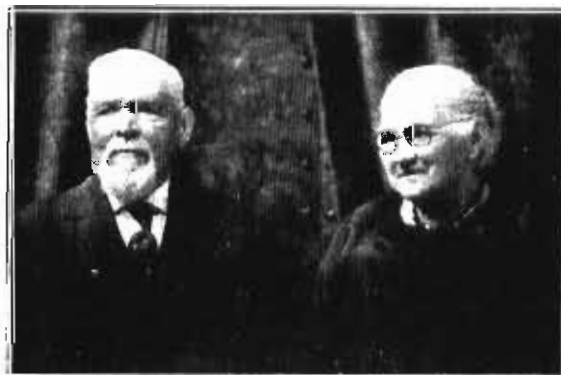
Calixte Béchard - Né à Saint-Jacques le Mineur (Québec) vers 1820, il se rend à Détroit en 1834, avec ses parents. Quatre ans plus tard, il élit domicile dans le canton de Dover. Petit à petit il défriche sa terre et finit par cultiver 120 hectares. Avec son frère Joseph, il ouvre d'abord un moulin à farine, puis un moulin à scie. Une école est ouverte en 1873 grâce à ses efforts. Calixte Béchard sert à la fois comme commissaire d'école et conseiller municipal.

Joseph Bélanger - Né le 10 novembre 1791, à Saint-Rémi de Napierville (Québec), il met trois mois pour se rendre en charette au Sud-ouest ontarien, en 1833, avec sa femme et ses cinq enfants. La famille Roy les accompagne. Après avoir examiné le sol où se trouve aujourd'hui Pain Court, les voyageurs décident de s'y établir.



JOSEPH BÉLANGER

Moïse Bourassa - Né le 6 octobre 1844 à Saint-Jacques de Laprairie (Québec), il arrive à Pain Court en 1867 avec ses parents, Félix Bourassa et Célesta Boutin. À l'âge de dix-sept ans, le jeune Moïse se dirige vers les filatures de coton du Massachusetts. À vingt ans, il revient à Pain Court, où il achète une terre de 60 hectares. Catholique et conservateur en politique.



Moïse Bourassa et son épouse Lucie Thibodeau

Francis Bourdeau - Né en 1843 au Québec, il épouse Adelaïde Primeau, du comté d'Essex, et s'établit dans le canton de Dover à titre de cultivateur. Il s'intéresse assez rapidement à la construction de wagons et exerce ce métier pendant vingt ans à Chatham, sous l'étiquette Robert & Bourdeau. Son produit "fait à la main" se gagne une véritable renommée. Catholique et conservateur en politique.

Moïse Caron - Né le 4 février 1825 à Saint-Jacques le Mineur (Québec), il arrive à Pain Court en 1866. Sa première femme, Flavie Pinsonneault, lui donne deux enfants; sa seconde épouse, Céline Tétreault, en ajoute six autres; enfin, d'un troisième et dernier mariage (!) sont issus deux enfants. Son fils Médéric devient commissaire d'école et trésorier pendant seize ans. Catholique et conservateur en politique.



Moïse Caron et sa troisième femme Marie Thibodeau

Joseph Cheff - Né le 30 juin 1826 à Saint-Jacques le Mineur, il arrive dans le comté de Kent en 1845, avec son épouse, et s'établit sur une terre dans le futur village de Grande-Pointe. Il gère un moulin à scie jusqu'en 1877 et devient par la suite le second maître de poste à Grande-Pointe, en 1883. Catholique et membre du Parti réformiste (libéral).

Joseph Daniel - Né à Saint-Hyacinthe (Québec), il se dirige vers Windsor en 1832. Dix ans plus tard, il achète 40 hectares le long de la rivière Thames. Son fils Antoine s'intéresse aussi à l'agriculture, cultivant d'abord 20 hectares. En 1872, c'est 182 hectares qu'il possède! Catholique et membre du Parti réformiste.

Narcisse Dauphin - Ancêtre d'une vieille famille canadienne-française du comté de Kent, il s'établit le long de la rivière Thames dès le tout début du XVIIIe siècle. Son fils du même nom ouvre une taverne très fréquentée par les pionniers des cantons de Dover et de Tilbury. Le comté est redevable à cette famille qui a élaboré un des premiers plans de drainage dans la région. Catholique et membre du Parti réformiste.

Francis Dubuque - Il quitte Montréal en 1840 pour se diriger vers Niagara, puis vers Pain Court. Après avoir travaillé pour le compte de quelques fermiers, il achète 40 hectares dans la région de Grande-Pointe et devient plus bûcheron que cultivateur. Son fils du même nom devient le propriétaire de l'auberge "Halfway House", à Grande-Pointe. Catholique et membre du Parti réformiste.

Nicolas Dumas - Né à Montréal, il s'amène dans le canton de Dover en 1853. Il défriche une bonne partie du terrain aujourd'hui occupé par le village de Grande-Pointe. Son épouse, décédée en 1859, est enterrée à Pain Court, mais la dépouille mortelle de Nicolas Dumas repose à Grande-Pointe depuis 1892.

Luc Emery dit Coderre - Ce soldat québécois participe à la guerre de 1812, à York (Toronto) où ses deux filles voient le jour. En 1815, il épouse Charlotte Tiriac et s'établit sur le site du futur village de Grande-Pointe. Il y défriche quelque quarante hectares.

Pierre Faubert - Né à Sainte-Martine en 1810, il arrive dans le canton de Dover en 1850 et défriche une quarantaine d'hectares. Ardent cultivateur, il réussit bien en agriculture. Son fils Pierre junior remporte autant de succès; il devient, en plus, commissaire d'école pendant trois ans. Catholique et membre du Parti réformiste.

Médore Gagner - Avec une famille d'environ douze enfants, il s'installe à Pain Court en 1865. Il cultive la terre pendant dix ans, puis déménage à Tilbury-est. Son fils Dieu-Donné érige l'hôtel "Dover House" en 1899. Catholique et conservateur en politique.

Stanislas Gervais - Originaire de Montréal, il s'établit à Pain Court en 1844. Il assume la fonction de maître de poste pendant une douzaine d'années. Son fils du même nom est né le 26 novembre 1849; il remplit le poste d'évaluateur des propriétés pour le canton de Dover pendant de nombreuses années. Catholique et conservateur en politique.

Jean-Baptiste Laplante - Né le 12 avril 1838, à Saint-Rémi (Québec), il se dirige vers le canton de Dover en 1854 pour y exercer le métier de charpentier. Il devient rapidement entrepreneur en construction. Le canton lui doit l'érection de trois écoles.

Basile Lucier - Cultivateur dans la région de Montréal, il émigre dans le comté de Kent vers 1852 et s'installe dans le futur village de Grande-Pointe. Il meurt en 1881, soit environ un an avant l'érection d'une église paroissiale.

Francis Ouellette - Un des premiers pionniers à s'établir dans le comté de Kent, il construit un moulin à vent pour moudre le grain le long de la rivière Thames, à Tilbury-est. Son fils du même nom tient une taverne très fréquentée par les voyageurs de l'époque; il meurt à Pain Court en 1855,



JEAN-BAPTISTE LAPLANTE

soit au tout début de la fondation de la paroisse de l'Immaculée Conception.

Gabriel Peltier - Pionnier de la toute première heure, il ne reste pas longtemps dans le comté, préférant prendre part à la guerre de 1812. Son fils André devient "facteur" vers 1830, transportant le courrier depuis Windsor jusqu'à Chatham.

Jean Réaume - Il quitte Montréal vers 1784, à destination du comté de Kent. Il est de loin un pionnier de la première heure; aussi le retrouve-t-on parmi les fondateurs de la paroisse Saint-Pierre-de-Raleigh. Atteint de la variole en 1829, il en meurt (tout comme une centaine d'autres pionniers souffrant de cette maladie).



ANDRÉ PELTIER,
PIONNIER DE PAIN COURT.

André Roi - Il arrive dans le comté de Kent en 1837, avec ses parents. Ceux-ci s'installent d'abord du côté sud de la rivière Thames, dans le canton de Raleigh, puis dans le canton de Dover, où ils cultivent 100 hectares. Le fils d'André Roi, Thomas, remplit les fonctions de prévôt et de préfet du canton, ainsi que celles de secrétaire et trésorier de la commission scolaire. Catholique et conservateur en politique.

Francis Trudell - Né en 1787, dans le comté d'Essex, il s'établit dans le canton de Tilbury et ouvre le "Trudell Hotel". Non loin, sur sa terre, il élève des chevaux de course et organise des concours hippiques. Il meurt en 1861, fort riche à ce qu'on dit. Son fils Régis devient commissaire d'école dans le canton de Dover. Catholique et conservateur en politique.



Magasin général de Pain Court, 1916

Marie Emery (née Cheff) à gauche et Rosalie Emery
(née Tétreault) à droite

4. Quelques anecdotes

À l'époque des pionniers, les quelques routes de la région étaient souvent peu praticables. Des diligences tirées par quatre chevaux renfermaient alors huit à douze passagers. Le conducteur, assis à l'extérieur, s'approvisionnait allègrement en alcool et, à chaque gorgée, déchaînait son fouet de six mètres sur le dos des bêtes. Le trajet entre l'Auberge Chauvin, sur le lac Sainte-Claire, et la rivière Thames comportait mille et un cahots. S'il arrivait que la diligence frappât un de taille inhabituelle, le convoi s'immobilisait aussitôt. Les passagers devaient descendre et, à l'aide de poteaux de clôture, soulever la malencontreuse roue pour sortir l'infortunée embarcation du trou.

Sur un trajet d'environ vingt kilomètres, les abruptes immobilisations se répétaient à qui mieux mieux. Aussi des Canadiens français des environs guettaient l'occasion de secourir les voyageurs désespérés ... en retour d'un petit remboursement. Les soirs pluvieux, un certain Louis Trudell gardait son équipage de boeufs à la main, prêt à dépanner une embarcation pour la modique somme de cinq dollars!

*

* *

Au début du XIXe siècle, la présence des loups un peu partout dans le comté mettait la vie de plusieurs familles en danger et semait la terreur, au moindre hurlement, dès la nuit tombée. Les moutons devenaient facilement la proie de ce mammifère carnivore, sans parler des autres animaux de la ferme peu protégés par un enclos. Vers 1834, face au ravage des bêtes féroces, il fut décidé de récompenser quiconque abattrait un loup. Pour chaque tête rapportée, le chasseur recevait six dollars.

*

* *

D'après une tradition conservée dans les archives à Détroit, les pionniers s'occupaient fort peu de la lecture des journaux. Un journal s'imprimait à Détroit vers 1835, mais seulement deux familles le recevaient du côté canadien. Arrivant du Québec, les nouvelles familles de Pain Court et de Grande-Pointe apportaient avec eux plusieurs numéros de *La Minerve*, le journal le plus renseigné de l'époque.

Un paroissien à la parole facile et à la voix tonitruante avait charge d'annoncer, le dimanche après la messe, les principales nouvelles. Parfois vieilles de plusieurs mois, celles-ci ne manquaient pas pour autant d'intéresser les villageois. Une telle lecture maintenait les liens entre la vallée du Saint-Laurent et la vallée de La Tranche.

*

* *

Plus d'un historien anglophone a fait l'éloge du sentiment de jovialité et de l'esprit d'hospitalité qui animent le peuple canadien-français. Dans The Valley of the Lower Thames (1640 to 1850), Fred C. Hamil écrit:

The French-Canadians in general were hospitable, lively, and fond of pleasure. The young French people especially enjoyed dancing to the music of the fiddle but their frequent balls and private dances had been stopped by the priest, causing much discontent.⁴

Les curés encourageaient plutôt la chanson de "La guignolée", le jour de l'An. Cette coutume consistait à faire le tour des maisons en chantant un gai refrain et en faisant la quête pour les pauvres.

La Guignolée, la Guignoloche
Mettez du lard dedans ma poche
Et du fromage dessus mon pain
Je reviendrai l'année qui vient

Les guignoleux repartaient en chantant un refrain de remerciement à leurs hôtes, puis se rendaient de maison en maison jusqu'au jour de l'an au matin.

5. Mosaïque culturelle

Au fil des ans, le canton de Dover accueille des habitants de tous les horizons. Des gens de souche française, des personnes d'origine britannique, des immigrants écossais et irlandais, tout ce beau monde élit domicile sur les bords de la rivière Thames. La culture de la betterave à sucre attire des Bretons de langue française et gaélique ainsi que des Belges flamands. Ces nouveaux arrivants se vouent aux travaux de la terre et s'établissent à Pain Court, à Grande-Pointe et aux environs.

L'historien Victor Lauriston a écrit que le canton demeure un exemple de "happy tolerance":

A host of different racial elements joined in peopling and improving Dover. They proved, emphatically, that here they could work together to make Canada - and themselves prosperous. With its curious mingling of many racial strains, Dover was happily tolerant.⁵

Cette coexistence amicale et cette compréhension mutuelle font aujourd'hui la gloire du canton, en général, et des villages qui le peuplent, en particulier.



Le pavage de la rue principale à Pain Court vers 1921



Dieu-Donné Gagner (au centre) devant l'Hôtel Dover, en 1914.
Le tramway fait alors la navette entre Pain Court et Chatham,
assurant entre autres le transport de la betterave à sucre.

RÉFÉRENCES

1. Ernest Lajeunesse, op. cit., page 233.
2. Ibid, page 231.
3. Album souvenir de la paroisse de Pain Court, 1925, page 253.
4. Fred Coyne Hamil, The Valley of the Lower Thames, 1640 to 1850, University of Toronto Press, 1951.
5. Exposé de V. Lauriaton, le 15 décembre 1965, Dover.

